

Antonio  
MUÑOZ MOLINA

**UN PROMENEUR  
SOLITAIRE  
DANS LA FOULE**

District 000  
Dated Apl. 27. 1864  
File 1 Apl 29. 1864  
Book 29  
convey to  
est of a line d  
est-distant fro

seuil/roman





lecher  
unwani.  
sindis  
li. Das  
has  
is not.  
Am-  
pudich.  
has  
to  
reis.  
dude  
Paluzer

the  
h  
a  
win  
Power  
to  
sou  
ab-  
order  
pre  
cical  
de

UN PROMENEUR  
SOLITAIRE DANS LA FOULE



*ANTONIO MUÑOZ MOLINA*

UN PROMENEUR  
SOLITAIRE  
DANS LA FOULE

roman

TRADUIT DE L'ESPAGNOL  
PAR ISABELLE GUGNON

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

Cet ouvrage a été traduit avec le soutien de Acción Cultural Española, AC/E.



Titre original : *Un andar solitario entre la gente*

Éditeur original : Seix Barral, Grupo Editorial Planeta

ISBN original : 978-84-322-3350-0

© Antonio Muñoz Molina, 2018

Tous droits réservés

ISBN 978-2-02-140664-1

© Éditions du Seuil, août 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Um andar solitário entre a gente.*

Luis de CAMÕES

*Un andar solitario entre la gente.*

Francisco de QUEVEDO

*A book should not be planned out beforehand,  
but as one writes it will form itself, subject to  
the constant emotional promptings of one's  
personality.*

(On ne devrait jamais planifier un livre à l'avance, mais le laisser se former de lui-même au fil de l'écriture, au gré des injonctions et des émotions perpétuelles de sa personnalité.)

James JOYCE





I

BUREAU  
DES INSTANTS PERDUS



**Écoute les Sons de la Vie.** Je suis tout ouïe. J'écoute avec les yeux. J'écoute ce que je vois sur les publicités et les gros titres des journaux et les affiches et les panneaux de la ville. Je voyage à travers une ville de mots et de voix. Les voix font vibrer l'air et atteignent mon cerveau par l'oreille interne, changées en impulsions nerveuses. J'entends les mots en passant ou quand quelqu'un reste un moment à côté de moi en parlant dans un téléphone portable, ou je les lis n'importe où, sur n'importe quelle surface vers laquelle mon regard se porte, chaque écran. Les mots écrits me parviennent comme des voix, des notes que je déchiffre sur une partition, cherchant parfois à distinguer plusieurs mots prononcés simultanément, à deviner ceux que je n'entends pas parce qu'ils s'éloignent très vite de moi ou qu'un bruit plus fort les efface. Les différences entre les typographies forment une incessante polyphonie visuelle. Je suis un enregistreur en marche, caché dans le téléphone futuriste d'un espion des années 1960, dans l'iPhone que j'ai au fond de ma poche. Je suis la caméra que voulait être Christopher Isherwood à Berlin. Je suis un regard qui refuse de se laisser distraire, même par un clignement des paupières. La forêt a des oreilles, dit la légende au bas d'un dessin de Jérôme Bosch. Le champ a des yeux. À l'intérieur du tronc creux d'un arbre fulgurent les yeux jaunes d'une chouette. Un arbre corpulent a deux oreilles grandes comme celles d'un éléphant qui touchent presque le sol. Une sculpture de Carmen Calvo est un immense et vieux portail



en bois clouté d'yeux de verre. Les portes ont des yeux. Les murs entendent. Les prises de courant entendent, dit Gómez de la Serna.

### **La Perfection Est Sans Doute Plus Proche que Tu ne le Crois.**

Je sors dans la rue à la tombée de la nuit. C'est le couchant tardif du premier soir de l'été. J'entends la rumeur de forêt des arbres et du lierre dans les jardins du quartier. J'entends des voix de gens invisibles qui dînent en plein air de l'autre côté de murs couronnés de plantes grimpantes ou de seringats, séparés de la rue par des rangées de cyprès de l'Arizona. Le ciel est bleu marine dans sa partie la plus haute et bleu clair à l'horizon, où se découpent les silhouettes des toits et des cheminées comme un diorama de fausse nuit en Technicolor. Je ne veux rien savoir du monde. Je ne veux m'informer de rien d'autre que ce qui parvient à mes oreilles et ce que voient mes yeux en ce moment même. La rue est plongée dans un tel silence que je peux entendre mes pas. Le vacarme du trafic paraît très lointain. J'entends dans la faible brise le bruissement des feuilles d'un figuier et le lent remous de houle à la cime d'un grand platane. J'entends le sifflement des hirondelles qui fendent l'air de leurs acrobaties vertigineuses. L'une d'elles a effleuré si proprement l'eau d'un étang en chassant un insecte qu'elle n'a pas provoqué la moindre ondulation. J'entends les claquements de l'écholocation des chauves-souris. Bien plus de vibrations que ne peuvent en capter mes grossières oreilles humaines ébranlent simultanément l'air à cet instant. L'air traversé par un dense réseau de signaux radio transmettant toutes les conversations sur les téléphones portables qui ont cours en ce moment dans la ville. Je veux être tout ouïe et tout yeux, comme l'Argos de la mythologie, un corps humain bulbeux couvert de globes oculaires et de paupières qui s'ouvrent et se ferment, ou d'yeux sans paupières semblables à ceux de la porte de Carmen Calvo. Je pourrais être un super-héros de Marvel : Eyeman, l'Homme-Yeux, un monstre de film de science-fiction

des années 1950. Je pourrais être un quelconque inconnu et l'Homme Invisible, plutôt celui du film de James Whale que du roman de H. G. Wells. C'est dans le film qu'est la poésie.

**Technologie Appliquée à la Vie.** Je lis chaque mot écrit que je découvre sur mon passage. Réserve aux pompiers. Alarme connectée avec vidéosurveillance. Achète votre voiture, paiement comptant. Il y a de la beauté, une perfection sans effort dans la tombée graduelle de la nuit. Le mot LIBRE brille en vert clair sur le pare-brise d'un taxi, suspendu dans la rue obscure, comme découpé et collé sur un fond noir, le bristol d'un album. Un autobus éclairé et sans passagers débouche à toute vitesse d'un tunnel, galion fantôme en haute mer. Un de ses flancs est entièrement recouvert d'une publicité panoramique pour du *salmorejo*<sup>1</sup>. Profite maintenant des saveurs de l'été. Les mots de la rue acquièrent une séquence rythmique. Achète or. Achète argent. Achète or et argent. Don du sang. Achète or. Don du sang. Aux arrêts d'autobus brillent des panneaux lumineux avec les derniers films à l'affiche. *Les Dieux d'Égypte*. La bataille pour l'éternité commence. *Les Tortues Ninjas : les Héros sont de retour*. Invitations, ordres et interdictions successifs auxquels je n'avais jusqu'alors pas prêté attention en passant dans cette rue. Interdit de laisser des récipients hors des containers. Interdit d'entrer. Viens savourer nos cocktails. Célèbre avec nous tes grandes occasions. Avant que j'arrive à la terrasse d'un bar, les voix des buveurs, le son des verres et des couverts sur les assiettes de tapas montent comme un murmure choral. Je traverse sans m'arrêter l'épaisseur de voix et d'odeurs. Viande grillée, graisse animale, fumée de friture et de tabac, carapaces de gambas. Spécialités de viande à la braise et côtelettes d'agneau. Goûtez notre riz au homard. Il y a un étalage de succulence verbale, une splendeur de nature morte hollandaise

1. Crème à base de mie de pain, d'ail, d'huile d'olive, de sel et de vinaigre cuisinée dans la région de Cordoue. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

dans la typographie des pancartes. Croquettes. CÔTE DE BŒUF. Gambas à l'ail. Tripes à la madrilène. FROMAGES. Aubergines au *salmorejo*. LOUP À LA BILBAÏNA. EMPANADA DE BONITE. PAELLA. ENTRECÔTE. Le soir de juin amène sur les trottoirs de Madrid une ample placidité de ville balnéaire où les familles vont passer l'été. Je me promène en me laissant porter et me rends compte que cette soirée est la dernière que je vis dans ce quartier où je suis resté de si nombreuses années. Un homme et une femme aux cheveux blancs et d'aspect juvénile sourient, leurs visages rapprochés, dans la vitrine d'un magasin d'aides auditives. Sur les publicités, les personnes âgées ont un sourire non dénué d'optimisme et les jeunes rient aux éclats, la bouche grande ouverte, montrant leur langue et leurs gencives. Je n'avais pas fait attention à cette affiche ni à son invitation ou à son injonction, à ses caractères blancs sur le fond bleu d'un bonheur de retraités avec des sonotones invisibles : Sois tout ouïe. Écoute les véritables sons de la vie.







**Va aussi Loin que Tu te le Proposes.** Je ferme les yeux à dessein pour que les sons me parviennent avec une plus grande netteté. Je ferme les yeux, sur le siège du métro, comme si je m'endormais. Je m'efforce de les garder fermés pendant tout le trajet d'une station à l'autre. Je sens le poids des paupières sur les globes oculaires, le frôlement des cils, leur léger tremblement, plutôt une vibration. Quand je les rouvre et regarde autour de moi, les visages me sont encore plus inconnus que lorsque je les ai fermés. J'ai un livre dans mon sac mais je ne lis rien hormis les panneaux que je découvre, l'un après l'autre, tandis que je descends à la hâte l'escalier et que je pousse la porte battante, toutes ces choses que je ne remarquais pas auparavant ou lisais sans qu'elles atteignent ma conscience. Entrée. Dépouillées d'articles et de verbes, les phrases deviennent de brutales indications de robots. Station Couverture Mobile. Un responsable du métro croit au bilinguisme et à la littéralité des traductions de l'anglais. Station Coverage Mobile. Interdit de fumer dans tout le réseau métropolitain. Introduisez votre ticket. Informations métro de Madrid. N'oubliez pas de récupérer votre ticket. Sur une affiche sourit un groupe de jeunes multiracial et multinational. Rejoins le plus grand networking de design du monde. Un Asiatique avec des lunettes regarde l'objectif et un Noir avec un piercing dans le nez étreint une fille visiblement espagnole. Fais de cet été un moment inoubliable. Achète-le vite ou tu n'en auras plus. Occasions exclusives pour les plus rapides. Je ferme les yeux, mais pas complètement, dans

l'escalier mécanique. Pour votre sécurité, tenez-vous à la rampe pendant le trajet. Un interphone d'urgence me lance presque une invitation intime : Sers-toi de moi quand tu en auras besoin. La ville s'adresse à toi dans le langage du désir. Au lieu de consulter immédiatement mon téléphone ou de prendre de quoi lire en attendant sur le quai, je reste debout et ferme à demi les yeux pendant quelques instants. *Úsame* (« Sers-toi de moi ») était le titre d'une chanson que j'aimais il y a des années. Plus de mille caméras veillent à votre sécurité. À chaque pas une nouvelle instruction, un ordre. Ne briser la vitre qu'en cas d'urgence. N'aie pas peur de te servir de moi, disait cette chanson. Les voix impératives se joignent aux consignes écrites. Arrivée prochain train. L'absence d'article et même de verbe accentue l'imminence. Informations métro de Madrid. Le sol vibre à l'approche du train. Ne pas monter ni descendre après le signal sonore. Je regarde les visages des gens et prête attention aux voix. Je suis tout ouïe. Je me place près de quelqu'un qui parle au téléphone. Dans le wagon, presque tout le monde regarde avec concentration l'écran de son portable. Une fille grande et sérieuse lit un livre de Paulo Coelho. Cette lecture discrédite sa beauté. « Je vais tout te raconter », dit quelqu'un juste derrière moi. Il parle la tête penchée vers la fenêtre et baisse ensuite le ton, de sorte que je n'entends pas ce qui suit car la voix métallique du haut-parleur annonce la prochaine station. « Très bien, parfait, OK, très bien, à tout de suite. »

**Un Perroquet Peut Être un Témoin Clé pour Résoudre un Assassinat.** Une femme feuillette avec morosité les pages d'un journal gratuit. Beyoncé présente les tenues de sa prochaine tournée. Le train roule plus lentement, plus silencieusement, et j'entends mieux la voix masculine qui parle au téléphone dans mon dos. Si proche de moi que je n'ai aucune idée de l'aspect de cet homme qui rit à présent. « Sa mère a quatre-vingt-sept ans et elle vient de se faire poser des bagues dentaires. » J'ai un livre de Montaigne dans mon sac à dos, mais je ne l'ouvre pas, je ne cherche même pas à m'asseoir. Je suis vigilant, dans

l'attente de nouvelles instructions qui me sont toutes adressées de manière impérieuse ou tentatrice. Chaque passion t'emmènera quelque part. Siège réservé aux personnes handicapées. Sous le bruit du train s'élève une rumeur de voix, pour la plupart de gens qui parlent dans leur portable. « Tu ne sais pas combien d'années j'ai passées en Angleterre. » Les voix de ceux qui me sont invisibles gagnent en présence. « Ni tes frères ni toi. Vous n'avez rien à signer tant que vous ne serez pas décidés. » Un écran de télévision est vissé au plafond du wagon. Un homme jeune au crâne rasé et à la barbe très noire bouge les lèvres et on voit ses mots en surimpression. Je suis Gay. Un autre, plus jeune, glabre, les yeux fardés, remue lui aussi les lèvres. Je suis Trans. La tête du chauve réapparaît. Leurs traits changent si rapidement qu'ils se superposent. Je suis moi. Et maintenant une troisième tête. Ça pourrait être toi. Vis ta différence, dit un texte sur fond brun, autre invitation, autre ordre. Quelqu'un a calculé le temps minimum nécessaire pour que les têtes ne se confondent pas entre elles. Une dame parle tout bas, mais très près de mon oreille, sur le ton de l'avertissement ou de la censure. « Il dit qu'il a changé, qu'il veut revenir. Mais tout dépendra de son comportement. » J'essaie de graver dans ma mémoire les phrases que j'entends, des dialogues entrecoupés. Les mots sourdent et s'effacent sitôt écoutés. Oubli Express, dit une publicité, mais je ne sais pas ce qu'elle vante. Le bruit du train ou une annonce dans les haut-parleurs les gomme partiellement. « Il a changé ? Ça, je demande à voir. Je ne crois pas vingt pour cent de ce qu'il raconte. » Marteau brise-vitre. Je lis tout, même les titres du journal gratuit que la femme déplie juste sous mon nez.

**La Police Saura que Tu te Sers de Ton Portable Même si elle ne te Voit pas.** Un homme égorgé par son fils de dix-huit ans à Salamanque. Sortie de secours. La grande aventure arctique. Je me concentre à peine sur les visages, juste sur les écrits, sur les voix. Signaux d'appel. La note aiguë d'un message. Tous connectés à quelque chose ou à quelqu'un qui se trouve ailleurs. « Je suis

dans le métro. Je te le dis au cas où ça couperait. » Quand le train s'arrête, les portières s'ouvrent sur une publicité qui s'étend jusqu'à la voûte du plafond de la station. Tes meilleures vacances en famille. Baptêmes de plongée dans la mer. Un nouveau paysage à chaque pas. Un groupe de jeunes saute du haut d'une falaise, joyeux, dans les flots. Certains s'apprêtent à s'élancer sans peur et d'autres planent, suspendus dans un bleu profond. Toutes les distractions de l'été à ta portée. D'un clic découvre des prix incroyables. Il y a des réservations qui ne peuvent pas attendre. Réserve maintenant. Fais plus de découvertes. Informe-toi maintenant. Achète maintenant. Essaie tout de suite. Des messages très différents semblent émis par une seule et même voix, provenir de la même source, s'adresser à la même personne, à moi, à toi. Je suis moi, tu pourrais être toi. Toi, oui, toi, dit une publicité pour une loterie, comme si elle te montrait du doigt au milieu des passagers, un visage qui te voit et t'a choisi depuis un écran. Tu peux devenir millionnaire. Domine les éléments avec tes doigts. Trouve ton cours idéal. La femme qui lisait le journal gratuit l'a laissé sur son siège en descendant, une chiffe de papier. Rejoins la marque leader en technologie hybride.

**Voyage sur les Traces de ton ADN.** Arrive plus vite. Que rien ne t'arrête. N'attends pas de tomber. En quelques années, les journaux imprimés ont perdu toute dignité matérielle. Madrid a battu un record mondial dans la recherche de Pokémon. Ils se fripent comme s'ils se morcelaient et se détruisent aussitôt, rachitiques, superflus, surtout maintenant, en été. Une page entière se consulte aussi rapidement qu'un écran. Vis une grande expérience gourmande au bord de la mer. Je ferme les yeux pour mieux entendre et me laisse porter par l'élan du train. La ville te promet tout simultanément. Prends tout. Du plaisir quand tu veux où tu veux. Plus besoin de choisir et de renoncer à ce qu'on n'a pas choisi. Économise en dépensant sans regrets. Maigris en mangeant. Ton voyage sur mesure, programme-le aujourd'hui. Je ne peux résister à l'ancienne addiction au papier bon marché et à



l'odeur d'encre d'un journal. Combat cannibale entre un requin-tigre et un requin-marteau filmé en haute mer par des pêcheurs de thon. Nous remuons ciel et terre pour t'offrir ce qu'il y a de mieux.

**Emporte un Peu de Notre Saveur avec Toi.** Il y a d'abord eu, tout à coup, ces mots, SOUVENEZ-VOUS, sur un panneau de signalisation, sur le trottoir où je passais tous les jours, isolé par un hasard de mon attention, qui était distraite par d'autres choses, non par ce qui m'entourait mais ce qui survenait en moi, marcheur somnambule réveillé par cette sonnerie visuelle, SOUVENEZ-VOUS, qui m'obligeait à ouvrir les oreilles et les yeux, même si ce que je regardais était un panneau que j'ai souvent vu et qui se trouve partout, la tôle triangulaire des panneaux d'avertissement avec des silhouettes qui ressortent en noir, prévenant les conducteurs de la présence d'un passage piéton à la sortie d'une école. Souvenez-vous de quoi ? me dis-je soudain ; et qui me demande de me souvenir, qui me l'ordonne, quelle voix écrite inaudible me force aussi à regarder ce que j'ai vu toute ma vie et que j'ai l'impression de remarquer maintenant pour la première fois, sur ce trottoir, à ce coin de rue, près du passage piéton, le triangle en haut d'un poteau métallique, avec une combinaison de couleurs très puissante et très simple : le rouge des contours, le blanc de l'intérieur, le noir des silhouettes et ces mots en majuscules, SOUVENEZ-VOUS. Ce sont deux enfants qui se tiennent par la main et portent un cartable, des enfants à l'ancienne sans sac à dos, un garçon et une fille qui semblent se hâter comme s'ils s'apprêtaient à courir. Je me concentre davantage et ils courent. Leur cartable dans leur main vole presque derrière eux.

Des enfants sortis d'un conte, le frère et la sœur perdus dans la forêt, abandonnés par leurs parents ; des enfants qui fuient un bombardement à la sortie de l'école, à Alep.

### **Découvrir de Nouvelles Choses n'Est-Il pas ce qui te**

**Maintient en Vie ?** On voit aussi que c'est un vieux panneau car il utilise le « vous » dans une ville où toutes les voix entendues ou imprimées tutoient. Et en disant « Souvenez-vous », il invoque les premiers mots du premier vers des stances de Jorge Manrique, « Souvenez-vous, âme endormie », une invitation au réveil et non au souvenir. Mon attention a isolé le triangle de l'avertissement, à croire qu'elle l'a découpé dans une photo ou une publicité de journal pour le coller sur une feuille blanche. À cet instant mes yeux se sont ouverts davantage, et mes oreilles aussi, brusquement, comme quand on se délivre d'un bouchon, « et ressortez de votre torpeur ». Alors je me suis concentré sur d'autres détails, oubliant un moment le chemin que je parcourais et ce qui bouillonnait sombrement dans ma tête : je me suis concentré sur un papier écrit à la main et scotché sur un réverbère, « Dame de confiance propose ses services pour s'occuper de personnes âgées et effectuer tout type de travaux domestiques » ; sur la photo d'une blonde très bronzée en maillot de bain blanc dans la vitrine d'une pharmacie, « Cet été maigris en mangeant » ; sur un tableau noir à la porte d'un bar où les plats du jour étaient inscrits à la craie, « Calamars dans leur encre, mijoté de lentilles du chef, salade de poule » (y figurait aussi une assiette de ragoût fumante dessinée plutôt adroitement avec des craies de plusieurs couleurs). Une jeune femme est alors passée à côté de moi en parlant dans son portable. Elle agitait la main qui ne tenait pas l'appareil et un bruit de bracelets accompagnait la cadence de ses talons impérieux ; une femme emportée par la colère qui se moquait de parler très fort. « Maman, c'est ta fille. Maman, tu m'écoutes ? Ce que dit son mari, tu t'en fiches. Ce n'est pas à toi de payer les cours de gym de ta fille. Tu m'écoutes, maman ? Quand est-ce que tu m'as payé quelque chose, à moi ? »

**Où Tes Rêves Deviennent Réalité.** Depuis ce jour je marche dans la rue en mission secrète. Avant, je le faisais par intermittence, quand j'y pensais, en route vers d'autres occupations. Les autres occupations s'estompent chaque jour davantage. Maintenant elles me servent de prétexte pour aller dans la rue. Je ne choisis pas les itinéraires les plus rapides mais ceux qui me paraissent les plus profitables. Je ne fais presque pas de vélo, ne monte jamais dans un taxi. Je marche ou prends le métro. Les préoccupations et les obsessions se dissolvent dans l'observation incessante. Je suis non pas ce que je pense, me rappelle ou imagine, mais ce que voient mes yeux et entendent mes oreilles, l'espion en mission secrète chargé de tout percevoir, tout collectionner. En d'autres temps je consultais toutes les quelques minutes les messages sur mon téléphone. J'ai marché la tête basse et les épaules rentrées dans la bulle toxique de l'accablement, le tunnel d'angoisse du milieu de matinée. L'angoisse était mon ombre, mon gardien et mon double. J'avais beau marcher vite, elle ne me quittait pas. Elle descendait à mes côtés l'escalier mécanique en me murmurant des mots à l'oreille. Elle changeait en vertige et en nausée le tournis des médicaments. L'avant du métro qui venait du fond du tunnel et entrait dans la station contenait un aimant morbide, la voix à l'oreille, à l'intérieur du cerveau, vers l'arrière, sur la nuque, dans la pression des tempes. Au lieu d'une seule voix il y en a désormais plusieurs et leur débit vient toujours du

dehors, aussi immédiat que les images, la présence des gens, le bruit de la circulation. « Trois euros deux paires de bas, ma petite dame, trois euros deux paires ! » Couture, retouches. Reprisage invisible. Pour que ton affaire progresse à toute vitesse. Comment ai-je pu emprunter si souvent cette rue et ne pas remarquer le flux de mots dits et écrits que je traversais, le brouhaha des gens, les vêtements dans les vitrines de boutiques décaties, les pantoufles en tissu et les chaussures orthopédiques pour adultes et enfants dans un magasin de prothèses, les crabes et les araignées de mer et les gambas et les énormes langoustes dans la vitrine réfrigérée d'un restaurant, Gran Cafetería los Crustáceos, les bouches dentées grandes ouvertes et les yeux vitreux des merlus. Goûtez Notre Riz au Homard, douze euros par personne, une nausée de l'odeur de poissonnerie à dix heures du matin mêlée à la nausée de l'odeur du tabac.

**Pourquoi Aller Ailleurs puisque Tout Est Ici.** En dressant l'oreille on distingue les pas des femmes qui portent des sandales de ceux des femmes en escarpins. Nous t'invitons à une Gin Masterclass. Ton centre de beauté. Ton assurance auto pour trente-deux euros par mois. Une gin masterclass doit être une sorte d'introduction à l'alcoolisme. Tu marches dans la rue et les appels aux dons, tous les appels, les suggestions, les promotions s'étalent devant toi et se déploient de tous côtés. Trouve une nouvelle raison pour ne pas cesser de sourire. Une femme svelte, bronzée, aux cheveux noirs, en bikini, de dos sur une plage, devant un crépuscule, enlacée à un homme. Si tu aimes la mer Morte, attends de voir le reste. Entre et renseigne-toi. Assure ta santé. Fumer provoque le cancer du poumon. Assure tes lendemains. Entre et tu découvriras les ingrédients de la vie. À chaque pas les voix te proposent une porte qui s'ouvre sur une révélation, une découverte lumineuse. Entre et découvre. Entre et pose-nous des questions. Entre pour découvrir comment la technologie est en train de changer le sport. Comme tout le monde autour de moi, j'ai mon portable dans la main, pas

contre l'oreille mais près de la bouche, pour répéter ce que je lis ou entends, je parle en marchant vite, simulant une activité débordante, donnant des instructions au téléphone, peut-être, annonçant mon arrivée dans un bureau quelconque, à une réunion, transmettant les secrets que j'observe. Tranquillité, sécurité, confiance. NeoLife Age Medicine. NeoLife pourrait être le nom d'une de ces fondations à la technologie apocalyptique qu'invente Don DeLillo. Il est obligatoire de respecter toutes les normes de sécurité. Bienvenue dans le monde secret à l'intérieur de ton mobile.

**Redécouvre Tout ce qu'un Téléphone Peut Faire.** J'appuie sur l'enregistreur pour rapporter quelque chose puis le coupe, et un moment plus tard je dois déjà le remettre en marche. Donne ton sang. Achète or. Les annonces répétées tout le long de la rue établissent une cadence. Achète or et argent. Offre de la vie. Le pioupiou robotique de la lumière verte des feux de circulation. Parmi les pas qui résonnent maintenant que les voitures sont à l'arrêt, j'entends les coups et les frôlements de la canne d'un aveugle dans mon dos. Dans *M le Maudit*, un aveugle suit l'assassin de fillettes dans une ville nocturne de décor de cinéma. Massages orientaux vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Jeunes filles asiatiques. Quinze minutes, trente euros. Vingt minutes, quarante-cinq euros. Une heure, soixante-dix euros. Consommation gratuite. Les chiffres des secondes du chronomètre digital avancent silencieusement près de la table de nuit, dans la chambre où l'une des Asiatiques nues est étendue. Les yeux bridés et très maquillés lorgnent vers le réveil dans une pénombre artificielle de luxure clandestine. Beauté et discrétion. Un halètement très proche et, en fond sonore, les bruits matinaux de la rue, le trafic, la même sirène que j'entends s'approcher et qui restera gravée dans mon enregistreur. Je ne suis qu'à une Appli de toi. Là où le temps ne compte pas. Découvre avec nous les plaisirs du massage tantrique. Emporte un peu de notre saveur avec toi. Je fonds pour toi, dit une publicité pour une



tranquilamente sin peligro



Pruébala

# LAS BESTIAS ESTÁN ENTRE NOSOTROS

momento único  
totalmente gratis  
esta en nuestra ADN  
está en nuestro ADN

Quiero disfrutar al máximo

Hay que atreverse

Aun estás a tiempo de vivir una experiencia única

no quedas satisfecho.

## DISFRUTA EL DOBLE

LIBERA TU INSTINTO ANIMAL

Para los que disfrutan sin limitaciones

a tu gusto

PORQUE TU LO VALES.

## PRUEBA NUESTROS METODOS

SIÉNTETE EL PROTAGONISTA

Móntatelo

## Diversión a lo grande

celebrarlo contigo

## Únete

## MUJERES

Aprovecha

Descarga

Prepárate



## DISFRUTA

## ESTABAS DESEANDO

Descárgala

- todo lo que quis

## Disfrut



marque de glaces, des lèvres rouges et une langue léchant un cône au chocolat. Clinique Dermatologique Giovanni Bojanini. Tu peux changer ce que tu veux. Centauro Protection et Sécurité. À l'arrière-plan d'un tableau de Velázquez un centaure semble bavarder tranquillement avec saint Antoine abbé dans un pré, au bord d'un fleuve, comme deux voisins qui se rencontrent. Nous t'invitons à une dégustation spéciale. Aussi uniques que toi. Tu veux éliminer les toxines accumulées dans ton système digestif ? Centaures, agents de sécurité, chirurgiens plastiques, jeunes prostituées asiatiques, merlus, chaussures orthopédiques, cannes d'aveugles, serruriers. Le voyage c'est toi. Qui emmenait-on dans l'ambulance qui a vrillé nos tympans de sa sirène et ne s'éloigne plus à présent, bloquée dans la circulation ? Purge-toi de l'intérieur à partir de quinze euros par mois. Stop & Go. Les voix de la ville sont polyglottes. Cream and Coffee. Maintenant plus d'appartements que jamais. Shop online. Location de matériel pour réceptions. Argonaute. Le mot « argonaute » est une étincelle de poésie, comme « centaure » ou « sirène ». Café Presse Pizza à toute heure. Loue appartement luxe récemment refait à neuf. Supprimer les prépositions accélère le rythme de la langue. Maison de Magie Mystère et Devinettes. Marche pour la Fin des Zoos et des Aquariums. We Love Churros au Chocolat. Chassons étoiles filantes.

**Tout ce qu'Il te Faut pour Profiter de l'Été.** C'était l'été des robes courtes et légères comme des tuniques sur une frise grecque, des shorts s'arrêtant haut sur les cuisses, des sandales à semelles plates et à fines lanières de cuir, des ongles d'orteils féminins vernis de couleurs brillantes, surtout du rouge, mais aussi du vert ou du jaune ou du bleu. Ta peau dans la ville. Une destination pour atteindre ton cœur. La nuit commence dès lors que tu le dis. C'était l'été des épaules et des jambes dénudées, avec le même éclat de nouveauté que l'arrivée de la minijupe dans les années 1960 : un débordement, une surabondance de jeunesse et de beauté, les premiers beaux jours après l'hiver. Choisis ta prochaine aventure. Les très jeunes filles portaient des chapeaux de paille inclinés vers la nuque. Elles marchaient distraitemment dans la rue en parlant au téléphone ou en regardant un écran, tapaient avec agilité sur un clavier de leurs longs doigts dubitatifs aux ongles vernis, un peu comme des oiseaux picoreurs. Pour nous faire profiter des bons moments.

**Wherever You Go this Summer.** La crête aiguë du présent acquérait avec facilité un glacis de passé, l'éloignement soudain de ce qui vient à peine de se produire. Arbore ton plus beau sourire. À l'instant où les choses survenaient, elles donnaient l'impression d'être arrivées longtemps auparavant, aussitôt dépouillées de leur actualité en vertu d'un mélange étourdissant de faits effrayants ou banals. Les sunny days reviennent. C'est

le moment d'en profiter. C'était l'été des longues chevelures lisses tombant en cascade sur les dos bronzés. *This is how we are*. Anxiété et nostalgie étaient les pôles magnétiques entre lesquels chaque instant oscillait. Dans la nouveauté de la mode couvait déjà l'annonce de son anachronisme. Sur les publicités pour les banques et la téléphonie mobile, les jeunes gens irradiaient un bonheur unanime semblable à celui des gardes rouges, des paysans ou des prolétaires des affiches de la Révolution culturelle chinoise. Je veux être happy. L'air de minuit à Madrid en juin avait une densité de mélasse et on entendait les cigales comme dans la chaleur de midi. Le frère d'une top model pakistanaise assassinée au nom de l'honneur affirmait ne pas regretter ni avoir honte d'avoir tué sa sœur. L'armée française déclarait la guerre aux Pokémon. Le présent des temps verbaux glissait vers le passé à l'instant même de l'écriture ou de la conversation. L'été dans toute sa plénitude renvoyait une lumière de dernier été d'une époque, celui qu'on évoque très peu de temps après avec un recul exagéré : le dernier été avant une guerre ou une grande épidémie, un cataclysme. L'Espagne était le septième pays du monde à jeter le plus de nourriture à la poubelle. Aux informations on annonçait chaque jour de nouveaux records de chaleur, des étendues de plus en plus importantes fondaient au pôle Nord et en Antarctique. Des falaises de glace émeraude ou bleues s'écroulaient dans la mer avec une solennité de temples anciens démolis par un tremblement de terre. Ne rate pas l'occasion que tu attendais. Laisse-toi séduire par nos promotions avant la fin de l'été.

**Quelle que Soit Ta Soif.** Les courants marins allaient provoquer de gigantesques tempêtes sur toute la planète. Des publicités pleine page, des brochures en couleurs et des écrans digitaux dans les vitrines des agences de voyages promettaient d'aventureuses croisières de luxe et des paradis tropicaux. Parce que l'endroit dont tu rêves existe. Cet été, fais les meilleures photos avec ta perche à selfie. Dans un siècle, de nombreuses

villes côtières seront sous l'eau. Des personnages de *Star Wars* faisaient leur apparition dans l'aéroport de Bruxelles. Une femme succombait à une attaque de tigres dans un zoo de Pékin. C'était l'été de Pokémon Go et des attentats-suicides. Une étudiante de Londres utilisait une mèche de cheveux de feu Alexander McQueen pour développer un type de cuir humain en hommage au couturier défunt. Va aussi loin que tu le désires. À Kaboul, un islamiste fanatique s'immolait avec une charge explosive au milieu d'une foule et tuait quatre-vingt-dix personnes. Le pape François exhortait les nonnes cloîtrées à ne pas avoir recours à Internet pour s'évader de la vie contemplative. À soixante-treize ans, Mick Jagger attendait son huitième enfant. La Fougue Éblouissante de l'Arrière-grand-père le plus Sexuellement Actif du Rock. Comptant toujours moins de pages imprimées sur un papier bon marché, les journaux s'effritaient littéralement entre les mains plus jamais jeunes de ceux qui les lisaient. On publiait des éditoriaux sur la politique et le terrorisme et des pages entières étaient consacrées à l'horoscope et au tarot égyptien. À Nice, le conducteur d'un camion priait Allah, faisait un selfie qu'il postait sur Facebook avant de semer la terreur et de perpétrer un massacre. Demande ce que tu veux à l'oracle d'Amon. Un Allemand escaladait la façade du plus haut immeuble de Barcelone pour capturer un Pokémon. On enterre ton passé dans la Grande Pyramide. La stupidité et l'horreur faisaient irruption à parts égales dans les titres des journaux. Un Hollandais était hospitalisé après avoir passé dix jours dans un aéroport chinois où il avait attendu une femme avec qui il avait pris rendez-vous sur Facebook.

**La Vengeance des Espèces Invasives.** Les faits banals et apocalyptiques étaient si proches que parfois ils se confondaient. L'actrice porno Carla Mai est morte en se jetant par une fenêtre après une soirée au cours de laquelle de la cocaïne avait été consommée. On découvre la tête d'un homme dans une usine de traitement des déchets. Les histoires des journaux étaient

identiques à celles des films catastrophes, et les bandes-annonces des films semblaient se rapporter aux calamités et aux terreurs de la réalité. L'Apocalypse Zombie se déchaîne à nouveau dans les rues de Mexico. Le monde s'unit pour sauver la planète de l'invasion extraterrestre et de la destruction de l'humanité. Des milliards de morts-vivants occupent les rues de la capitale aztèque. Cleveland verse cinq millions de dollars pour solder la mort d'un enfant noir abattu par un policier alors qu'il jouait avec un pistolet factice. C'était l'été nomade où je n'ai pas eu de domicile fixe pendant plusieurs mois. Nous allions d'hôtels en logements prêtés et vers d'autres villes, nos ordinateurs portables et nos carnets dans nos sacs à dos, tirant une grosse valise cétacé, un cachalot qui de jour en jour pesait plus lourd et occupait davantage d'espace. Cinq voyous âgés de quinze à vingt-deux ans sèment la terreur dans un centre commercial de Fuenlabrada à la fin d'un film.

**À la Nuit Tombée Tu n'Es Plus à l'Abri.** Je lisais Baudelaire, Thomas De Quincey, Lorca, Fernando Pessoa, Walter Benjamin comme si j'avais vingt ans et ne les avais jamais lus auparavant. Les plaisantins sont entrés cagoulés dans la salle où on projetait *Mise à l'épreuve* et, au cri de « Allah est grand ! », ils ont commencé à lancer des pétards et des sacs à dos, déclenchant la panique parmi les spectateurs terrorisés qui étaient allés voir une comédie légère et ont cru à une attaque terroriste en bonne et due forme. Quatre cents baleines mouraient, échouées sur une plage de Nouvelle-Zélande. Je cherchais une musique de mots qui soit celle à la fois de la poésie et du parler de tous les jours et des publicités et des journaux et des magazines de mode et des messages érotiques et des prévisions de l'horoscope : une musique transparente qui se respirerait comme l'air et que personne n'aurait pourtant encore imaginée ni écoutée. *Go where you didn't know you wanted to go.* Une cigarette électronique explose dans la poche d'un fumeur en Californie. Entrevoyez un futur où les robots et les humains auront fusionné au point d'être

impossibles à différencier. Je me sentais dégagé aussi bien de ce que j'avais fait jusqu'alors que de la maison que nous avons quittée, des meubles et des placards à vêtements et des livres dont je n'avais plus la moindre utilité. Je ne me séparais jamais de mon carnet ni de mon crayon décroissant acheté à Paris au début de l'été. La fièvre de l'ivoire décimait les éléphants d'Afrique. Le plus grand gorille du monde était sur le point de s'éteindre. La police hollandaise a dans ses rangs des rapaces pour chasser des drones susceptibles de transporter des bombes.

**L'Écriture de Toujours Revient comme Jamais.** Je prenais des notes sur les comptoirs des bars, les bancs du parc du Retiro, dans un autobus qui avançait par à-coups depuis la banlieue de Madrid. En 2025, les océans contiendront plus de tonnes de plastique que de poissons. La vidéo d'une jeune fille irlandaise de dix-huit ans faisant des fellations en série à une vingtaine de garçons ivres dans une discothèque de Majorque en échange d'un verre fait le tour du monde. Choisis ta propre aventure. *Go where your dreams take you.* Dans un train, en Allemagne, un réfugié syrien agresse une femme enceinte à la machette. Brise les moules. Un idiot déguisé en Zorro sème la panique à l'aéroport de Los Angeles. Une jeune fille meurt après avoir été renversée sur un passage piéton de la rue Goya. La peur se répandait de la même manière dans le crime et dans la farce. À Platja d'Aro, panique due à la confusion entre une plaisanterie et un attentat. À Nice, sur la Promenade des Anglais, les gens ont cru que les premiers tirs des policiers contre le camion terroriste étaient les dernières fusées des feux d'artifice. En Chine, des glissements de terrain ensevelissent des villages miniers et bouchent le lit des cours d'eau. Une bombe fait renaître la peur à New York. Tout ce que tu désires est maintenant beaucoup plus facile.



**Des Clowns Sinistres Terrifient la Grande-Bretagne.** *Cette semaine, un étudiant a semé la panique en courant sur le campus de l'université Brunel, à Londres, déguisé en clown assassin brandissant une scie électrique. Un clown sinistre a effrayé les habitants du Leicestershire en déambulant dans un cimetière proche d'une école. Sur une photo floue publiée sur Facebook, il tenait une hache à la main. À Essex, deux clowns dans une fourgonnette noire ont abordé deux filles qui se rendaient à l'école, et les ont invitées à une fête d'anniversaire. Depuis, les autorités scolaires de Clacton County ont interdit à leurs élèves de quitter l'enceinte de l'établissement à l'heure du déjeuner. L'épidémie de clowns sinistres semble s'être propagée jusqu'aux États-Unis, où le romancier Stephen King a posté il y a peu un avertissement sur Twitter : « Il est temps d'enrayer cette hystérie de clowns. » Des dizaines d'épisodes similaires ont été relevés ces derniers jours dans toute la Grande-Bretagne, dit la police. Dans un parc, un clown a jailli de derrière un buisson. Un autre a ouvert la portière d'une voiture à un feu rouge et s'est assis à côté du conducteur avant de prendre la fuite. Des patrouilles anticlowns ont été déployées dans certaines zones. Le professeur Mark Griffiths, psychologue à l'université de Birmingham et spécialisé dans les comportements addictifs, a déclaré que plusieurs enfants avaient manqué l'école, traumatisés par l'apparition de clowns menaçants. Cette émergence soudaine de clowns sinistres a également répandu la*

*terreur en Australie, où un clown armé d'une hache a été arrêté par la police mardi dernier, à Victoria, dans le sud-ouest du pays, après avoir harcelé une femme dans sa voiture. Dimanche, la police de la vallée de la Tamise a déclaré avoir reçu quatorze appels téléphoniques pour signaler la présence de clowns ayant effrayé la population pendant vingt-quatre heures. Le professeur Griffiths affirme que la coulrophobie, ou peur des clowns et des bouffons, est un syndrome bien connu et très documenté qui peut déclencher des réactions de panique, une sudation et des difficultés respiratoires.*



*dime  
como  
miras*

**Si Tu ne le Racontes pas Ce n'Est pas l'Été.** « Ma mère nageait très bien mais elle ne se mouillait jamais les cheveux », me dit-il. Je suis tout ouïe. J'écoute avec mes oreilles et mes yeux. Je me concentre sur le moment où une conversation normale change de cours et commence à devenir une confidence inattendue, tant pour celui qui la livre que pour celui qui la reçoit. La personne qui parle s'écoute elle-même avec incrédulité, soulagement, reconnaissance. Elle est le premier témoin de ce qu'elle raconte. La façon dont il a dit que sa mère ne se mouillait jamais les cheveux m'a mis la puce à l'oreille. Je ne lui ai posé aucune question, j'ai patienté. J'ai vu l'expression de son visage changer en même temps que le ton de sa voix. Tout à coup, il est pleinement présent, plus qu'il y a un moment, et il est aussi beaucoup plus loin, un voyageur instantané dans le temps. Ce n'est pas la préméditation mais le hasard qui amène ce genre de choses. Celui qui raconte ignorait encore quelques minutes auparavant qu'il allait le faire. Il ne s'était même rien rappelé. Ce sont les circonstances, un léger décalage, l'inattendu presque gênant qui ont tout déclenché. Nous ne sommes que tous les deux, car très en avance au restaurant. Nous nous connaissons depuis des années, mais jusqu'à maintenant nous ne nous étions jamais retrouvés en tête à tête. Nous sommes arrivés avant les autres, d'abord l'un, puis l'autre un instant plus tard, à l'heure du déjeuner un dimanche d'été. Le quartier est aussi désert que le restaurant. Il y a des lampions et des

banderoles d'une fête de rue récente, des châles de Manille à certains balcons. Nous sommes assis face à face à une table pour six. Être seuls nous déconcerte et nous plaît. Nous savons tous deux que nous nous apprécions, mais nous ne l'avons jamais manifesté en dehors des effusions familiales. Sans les autres autour de nous – sa femme, la mienne, la famille – je le vois dans toute son individualité, détaché d'un rôle spécifique, le mari de ma nièce, un visage de plus parmi toutes les têtes autrefois enfantines devenues désormais des visages et des présences adultes, bien que nous distinguions encore des mirages ou des persistances d'âges antérieurs, comme si, au fond, cette identité enfantine était la vraie et tout ce qui est venu ensuite un ajout, sans doute précieux dans la mesure où il confirme des inclinations congénitales, des traits puérils exagérés par les années.

**Découvre l'Histoire qui Se Cache Derrière.** Je veux l'écouter, lui et personne d'autre. Je veux le voir sans qu'il fasse partie d'un portrait collectif, une photographie générationnelle, comme celles des publicités pour les téléphones mobiles. C'est plus facile parce que nous sommes seuls. L'affection mutuelle prévaut sur l'orgueil masculin. « On allait toujours en vacances dans cette baie, on descendait dans cet hôtel où vous allez vous aussi », dit-il. Il est très jeune et a pourtant des mèches blanches près des tempes et dans la frange qui tombe sur son front. Il a une voix grave, peut-être un peu empruntée parce qu'il a l'habitude de se faire respecter dans son travail, mais une extraordinaire franchise dans les yeux, un éclat de santé enfantine sur ses joues roses. Il affiche une expression de détresse indélébile et de reconnaissance, de pure joie de vivre. On nous a servi deux demis et il a éclaté le sien d'un trait, heureux dans la chaleur de ce midi d'été, puis il a essuyé la mousse sur ses lèvres. Ce sont les cadeaux de Madrid. Il me dit que ce qu'il aime le plus dans la vie, c'est boire une bière bien fraîche en cuisinant le dimanche et en écoutant la radio. Que sa



femme, ma nièce, ne sache pas faire cuire un œuf ni préparer un bouillon de poule en cube l’amuse et l’attendrit. Ils se sont mariés il y a deux ans au cours d’une cérémonie quelque peu imitée des films américains, dans un domaine avec du gazon à la périphérie de Madrid, entouré d’une banlieue de centres commerciaux, d’autoroutes et de terrains agricoles arides. Ils se sont mariés et il est heureux avec sa femme, la famille de cette dernière, sa mère, sa sœur, ses oncles et tantes, nous tous dont certains, six pour être exact, se sont donné rendez-vous à une heure tardive espagnole que nous avons lui et moi tenu à avancer. Nous avons donc précédé les autres et sommes ici, à cette table pour six, avec nos chemises légères, nos baskets, nos bermudas estivaux, dans une camaraderie qui, du moins pour ma part, tient un peu du malentendu. Au fil des années, la perception qu’on a de notre âge se déconnecte de celui qu’on a véritablement, qui continue d’avancer. Pourtant la perception s’arrête non sur la pleine jeunesse, ce qui pourrait être facilement démenti, mais plus tard, autour de la quarantaine. Il doit avoir un peu plus de trente ans : j’ai l’impression qu’il n’y a guère de distance entre lui et moi, peut-être celle qui me séparerait d’un ami plus jeune mais pas au point d’appartenir à une autre époque, un autre monde. Ce qui est sûr, c’est que la chemise légère et le T-shirt, les baskets, la fluidité de la conversation nous donnent ou me donnent l’illusion d’une proximité. Je ne suis pas un ami un peu plus vieux. Je pourrais être son père.

**Vis Ta Journée sans Limites.** Mais bien qu’il soit jeune, il n’a ni père ni mère. C’est un avocat prestigieux. Il occupe un poste à hautes responsabilités dans une maison d’édition juridique. Si la perception de l’âge peut être illusoire, elle n’élimine pas le danger de la condescendance. Les autres arriveront dans un moment et cette conversation restera en suspens. Ce sera peut-être même comme si elle n’avait jamais eu lieu. Mais pour le moment il parle et je l’écoute. L’autorité suprême de



la douleur me retire le privilège qu’auraient pu m’octroyer les années.

**Maintenant Tu As Besoin de Tout Apprendre.** « J’avais treize ans, dit-il. Nous étions allés en vacances à Majorque. Nous, mes parents, mes frères et moi. Nous avons embarqué la voiture au port de Valence et passé la nuit en mer. Je m’étais penché sur le garde-fou et j’avais eu l’impression d’être dans un film. Ce jour-là, mon petit frère et moi jouions sur la plage, un peu à l’écart de nos parents et de nos frères aînés. Ma mère nageait très bien, mais elle ne se mouillait jamais la tête, elle ne la mettait jamais sous l’eau. Les femmes nageaient comme ça à l’époque. Elle n’aimait pas se mouiller les cheveux. Mon frère et moi nous amusions à faire des châteaux de sable et des tunnels qu’on piétinait ensuite. On ne s’en lassait jamais. Puis nous avons vu des gens courir sur la plage, un grand groupe se former un peu plus loin. Ils disaient qu’on avait découvert un noyé ou qu’un secouriste avait sauvé quelqu’un qui avait failli se noyer. Les gens parlent de choses qu’ils ignorent avec beaucoup d’autorité. J’ai remarqué que mon père était dans le groupe. Il était facile à repérer parce qu’il était toujours le plus grand, pourtant ce n’est pas évident de reconnaître quelqu’un sur la plage. Mon frère et moi avons délaissé nos châteaux détruits et nos bagarres et nous nous sommes précipités à cet endroit. Les gens formaient un demi-cercle autour d’une noyée. J’avais du mal à croire que c’était ma mère, je ne la reconnaissais pas. Les couleurs de son visage n’avaient pourtant pas changé, mais je ne l’avais jamais vue les cheveux mouillés. »

**Ta Manière de Bouger Reflète Ta Façon d’Être.** Cette silhouette qui marche dans Oxford Street alors que plus aucune fenêtre n’est éclairée, que tous les magasins sont fermés, qu’il n’y a plus personne sur les trottoirs ni de voitures attelées, de cavaliers ou de carrioles sur la chaussée, est Thomas De Quincey. De loin on dirait un enfant, un de ceux, nombreux, qui rôdent dans les rues en faisant l’aumône ou se serrent la nuit les uns contre les autres pour s’abriter du froid sous les avant-toits des immeubles. Il est petit, chétif, et a un visage fripé et enfantin qui est aussi celui d’un vieillard. Lors de ses promenades de prime jeunesse dans ces rues de Londres, la misère le flétrissait et le rabougrissait. Au fil des années, l’enfance et la décrépitude se sont mêlées dans ses traits, ses expressions, sa présence toujours un peu alarmante. Son regard d’enfant renvoyait un éclat malicieux d’homme âgé. Sur ses vieux jours, l’étincelle méfiante et malveillante qu’il a toujours au fond des yeux lui donne un air incongru d’espièglerie accentué par ses tenues toujours fantaisistes de mendiant excentrique, des chapeaux défraîchis qui lui tombent sur les yeux, des manteaux si grands qu’ils traînent par terre.

**Une Luciole dans le Brouillard.** Il marche comme sur un tapis roulant, en faisant du surplace. La ville en mouvement apparaît dans son dos sur un écran, une sorte de projection arrière remontant à l’époque où les films étaient tournés en studio. Son pas est régulier, apparemment infatigable. Derrière lui la

projection sur l'écran change, comprimant le temps et l'espace en prises de vues juxtaposées. Il marche dans une lumière d'aube, un vacarme de boutiques ouvertes, de vendeurs ambulants qui vantent leurs marchandises ou proposent leurs services, de gens affairés qui passent, charrettes, voitures, chevaux, un fracas incessant. La lumière change, ce n'est plus le matin mais l'après-midi, dans une autre rue, tantôt Oxford Street, tantôt Greek Street, les larges avenues, les ruelles latérales, Soho Square. Le jour décline et des allumeurs de réverbères viennent s'occuper des lampes à huile. La perspective d'Oxford Street prend fin au loin dans l'obscurité des champs qui s'étendent au-delà de la dernière flamme au dernier coin de rue. La promenade et la projection compressent le temps en une séquence unique. Parfois, De Quincey est accompagné d'une silhouette féminine un peu plus grande que lui, dont on ne sait pas non plus si c'est une enfant, une adolescente ou une femme adulte déjà très abîmée. Elle change selon qu'elle est ou non éclairée, plonge dans des zones d'ombre ou en surgit. Elle a quinze ou seize ans et c'est une prostituée. Le quartier en est plein. Elles sont très fardées, vêtues de haillons, impudiques, décoiffées, la tête infestée de poux.

### **Tu Es Bien Davantage que ce que Tout le Monde**

**Attendait.** La transparence est différente et, maintenant, De Quincey est de nouveau seul et, derrière lui, les immeubles londoniens ont cédé la place aux forêts de mâts du port de Liverpool. De Quincey change très souvent de ville, même si parfois il n'est pas sûr de connaître le nom de celle où il marche, de savoir s'il est réveillé ou s'il rêve, ou si la ville qu'il voit est celle du présent ou du passé, ou encore une rêverie inoculée par l'opium dans son cerveau d'affamé et d'insomniaque. Il marche pour ne pas s'assoupir mais dort debout. La nuit il s'abrite dans un recoin sous un porche ou le portique d'une église, et la faim et le froid ne le laissent pas dormir. Il se serre contre son amie, tous deux enveloppés de loques, très jeunes et pâles, comme ces garçons et ces filles sans domicile fixe qui font l'aumône sur les

T.



Q.

trottoirs glacés de New York, protégés par des sacs de couchage et de vieux vêtements dénichés dans les poubelles, en gants de laine troués, les mains sales et les ongles noirs et cassés. Certains lisent des livres détériorés qu'ils ont dû trouver dans les parages. D'autres écrivent dans des cahiers à spirale ou des carnets ayant déjà servi, hâtivement, avec des bouts de crayon, des stylos abîmés et mordillés. À l'automne et l'hiver de 1803, De Quincey a dix-huit ans et vit dans la rue, à Londres, traînant toujours dans la même zone, Oxford Street, Soho Square. C'est la ville la plus grande et la plus peuplée du monde. De Quincey n'y connaît personne excepté cette prostituée adolescente, Ann, qui la nuit lui tient compagnie et lui apporte sa chaleur. Parfois il trouve refuge dans une grande maison vide occupée par une fillette d'une dizaine d'années qui n'a pas de prénom. À moins qu'elle ne le connaisse pas, l'ait oublié ou que personne ne lui en ait jamais donné. Ils dorment sur les lattes nues du parquet, sous une vieille couverture trouvée dans un grenier. L'enfant l'étreint et tremble de peur en songeant que la demeure est peuplée de fantômes. Quand ils restent immobiles et gardent le silence, ils entendent les pas et les couinements des nombreux rats.

**Marcher sur des Sentiers de Rêve.** Pendant l'été de 1804, De Quincey a réussi à amasser un peu d'argent et se trouve à Liverpool. Il marche sans s'arrêter et écrit un journal, des notes rapides sur ce qu'il fait et voit, sur ses lectures. Le journal semble écrit à la vitesse d'une marche sans accalmie. De Quincey est en mouvement sur cette plate-forme roulante dont il ne descend jamais. Le commerce international, la richesse tirée du pillage et du trafic d'esclaves font vibrer Liverpool. Coton, thé, café, sucre, huile de baleine pour éclairer les foyers, les rues, les grandes usines qui tournent toute la nuit, charbon pour alimenter les machines à vapeur, opium pour endormir les enfants, calmer les douleurs, les accès de mélancolie et la fatigue brutale des adultes prisonniers des mines et des fabriques. De Quincey note tout dans son journal. On dirait qu'il écrit en même temps qu'il

vit ce qu'il raconte. Il écrit sur les cafés et les tavernes, sur ce qu'il boit et mange, sur la diversité des gens du monde entier qu'il croise dans les rues portuaires, les librairies qu'il visite et les livres qu'il achète. Il couche avec une prostituée et consigne immédiatement le prix qu'il a payé, le service rendu, la qualité, son degré de satisfaction. Il n'a pas revu son amie Ann. Il a pris congé d'elle pour quelques jours seulement avant de quitter Londres dans l'espoir de soulager sa misère. Ils étaient convenus de se retrouver quand il rentrerait. Ils s'étaient donné rendez-vous à un coin de rue, au pied de la tour d'une horloge, à une heure de l'après-midi. Si l'un des deux ne se présentait pas, l'autre devait revenir le lendemain et attendre. Il a mis quelques jours de plus que prévu à regagner la capitale, s'est immédiatement rendu sur le lieu de rendez-vous où il a patienté des heures. Il y est retourné le jour suivant et celui d'après, mais Ann n'est pas apparue. Il a cherché à s'informer et s'est aperçu qu'il ne connaissait pas son nom. Peu après, il est parti à Liverpool.

**Conduit vers l'Inattendu.** La silhouette continue de marcher du même pas pressé. On dirait qu'elle se rapproche mais elle est toujours à égale distance, découpée en noir sur l'écran en arrière-plan. De Quincey va toujours d'un lieu à un autre. Il se rend vite quelque part dans le but exclusif d'en repartir dès que possible. Il est à Londres et va à Liverpool. S'installe à Édimbourg et vit peu après à Glasgow. La ville en fond d'écran change à chaque instant. Sa femme et ses enfants en bas âge l'attendent dans un hameau du nord de l'Angleterre. Il disparaît pendant des mois sans qu'ils sachent où il est, il ne leur envoie pas d'argent pour leurs besoins quotidiens ou s'acquitter des dettes qu'il a contractées avant son départ. Il écrit et lit et accumule les livres et les journaux et les brouillons de ses textes dans de toutes petites chambres où, très vite, il n'a plus de place pour bouger, lui qui est pourtant de stature minuscule. Quand l'amas de papier multiplié par le désordre atteint un point critique, De Quincey quitte la chambre en abandonnant tout ce



qu'il y a entassé. Il lui arrive d'y revenir par la suite, des années plus tard. Il ne retourne cependant jamais dans certaines et évite ainsi d'être poursuivi pour n'avoir pas payé son loyer. Il s'oublie en écrivant de nuit, approche trop sa tête de la bougie et se brûle les cheveux ou met le feu à des liasses de papier. Il verse de l'eau dessus, jette les pages incendiées par terre et les piétine, et à chaque instant qui passe le désastre empire.

**Sous la Peau que Tu Vois.** La silhouette du marcheur se détache à présent avec davantage de précision car le fond est bien plus lumineux. De Quincey revient de ce qu'il appelle les puissants labyrinthes de Londres. Il marche dans la nuit et les lumières en enfilade qui éclairent Oxford Street sont désormais beaucoup plus puissantes. Les faibles réverbères à huile clairsemés entre de grandes zones d'ombre ont été remplacés par des becs de gaz. À l'automne de 1821, Thomas De Quincey passe la journée à écrire dans une chambre qui donne sur une cour sombre et, la nuit, il sort marcher dans les rues qu'il parcourait à l'automne de 1803. Il est venu seul à Londres. Sa femme et ses enfants sont restés à la campagne, dans le nord de l'Angleterre. La solitude favorise l'état de transe dans lequel il écrit de jour et marche de nuit, parfois sans trop distinguer ces occupations l'une de l'autre, comme lorsqu'il était très jeune et fréquentait ces mêmes rues sans savoir s'il était éveillé ou s'il rêvait. La matière du souvenir devient plus impérieuse parce que l'acte d'écrire éperonne la mémoire et que les faits qu'il se rappelle sont survenus dans les lieux qu'il parcourt à présent.

**Retours dans des Vies Passées.** Tout à coup le temps ne s'écoule plus. Le temps et l'espace se dilatent dans les rêves de l'opium. Il marche et l'opium déploie devant lui des perspectives fantastiques de villes orientales avec des minarets et des coupoles qui dérivent parfois en labyrinthes de constructions pénitentiaires ou de cryptes de pyramides. Il pense avec effroi que l'oubli n'existe pas : l'opium lui renvoie, changées en visions, des illustrations

qu'il a vues enfant dans les volumes des *Mille et Une Nuits* ou des gravures de Piranèse feuilletées un jour dans la boutique d'un antiquaire. La nuit et l'insomnie accordent des proportions gigantesques à la ville éclairée par la merveille technologique que sont les becs de gaz. Ce qui a d'abord été un essai de longueur raisonnable sur la consommation d'opium déborde de sa plume et de la page et devient peu à peu une confession impudique. La matière s'empare de la forme pour la transformer en sa propre substance. Le récit sur les tourments, les plaisirs et les délires de l'opium a la texture et la fièvre d'une hallucination. De Quincey a trente-six ans et quand il sort dans la rue et regarde un à un les visages de la foule, il a parfois l'impression de se voir parmi les enfants et les adolescents vagabonds qui rôdent toujours dans Oxford Street. Il rêve la ville en même temps qu'il y marche ou raconte qu'il y marche. Il voit le reflet nouveau des réverbères et des lampes à gaz dans les vitrines et les fenêtres des maisons. À Greek Street, il passe devant celle où il lui arrivait de dormir contre la fillette sans prénom, dont toutes les fenêtres sont à présent éclairées. De la rue, il voit un salon où se tient une réjouissante réunion familiale. Dans chaque visage de femme sur lequel il se concentre il cherche les traits d'Ann, qu'il n'a jamais oubliés. Il lui semble la voir de dos, devant lui, et il se hâte d'arriver à sa hauteur pour vérifier si c'est elle. Les milliers de visages qu'il a croisés à Londres, Liverpool, Édimbourg lui apparaissent dans ses rêves d'opium, flottant côte à côte les yeux ouverts, dans la houle d'un océan. De Quincey prend la drogue sous forme de teinture dissoute dans du cognac ou du vin, le laudanum. Le goût en est doux et amer et la couleur rubis. Il voit avec une extrême précision quelque chose dans la rue, puis un fait survient, une altération minimale, et il s'aperçoit qu'il est en train de marcher non dans la réalité mais à l'intérieur d'un songe. Il cherche Ann aussi obstinément dans ses rêves qu'à l'état de veille. Un jour, il la voit enfin venir et une émotion émerveillée et affaiblissante le saisit. L'instant d'après, il comprend, déconcerté et mélancolique, qu'il ne l'a vue qu'en rêve.

**Là où Tu Vois des Ordures.** Celui qui l'observera se rendra compte qu'il ramasse des objets dans la rue. Il marche en adoptant une attitude de vigilance furtive, comme l'indigent digne qui regarde un instant autour de lui avant de se mettre à fouiller dans une poubelle ou de se pencher au-dessus d'un container à ordures. Il s'empresse de se baisser pour prendre quelque chose par terre, qu'il examine et fourre ensuite dans une des poches de son pantalon ou de sa veste, des poches toujours bien lestées à force d'y entasser tout ce bric-à-brac, ou dans ce sac à bandoulière qui a précédé l'époque des sacs à dos, un cartable de professeur ou peut-être d'avocat, mais si usé qu'il infirme toute impression de prospérité et même d'esprit pratique en dépit de ses nombreuses boucles, poches latérales et multiples compartiments sans fond qui se déplient ou se compriment comme les soufflets d'un accordéon. Il est attentif aux imprimés publicitaires que des êtres invisibles ont glissés sous les essuie-glaces des pare-brise. Cartes en couleurs proposant des contacts érotiques, offres de transport pour des déménagements, prospectus de marabouts africains qui guérissent du mauvais œil et font revenir l'amour, réclames d'achat et de vente de voitures, d'or et d'argent, de restauration rapide, de traitements dentaires. Il surveille toujours les alentours quand il se penche sur une voiture, craignant sans doute que son propriétaire n'apparaisse et ne le prenne pour un voleur. Il étudie toutes les publicités imprimées ou photocopiées, ou encore écrites à la main par un

impécunieux, que les gens scotchent à hauteur des yeux sur les réverbères et les poteaux des feux de circulation. Il se concentre sur les petites étiquettes vantant des serrureries, regroupées comme des collages autour des interphones. Mais il ramasse aussi par terre des paquets de cigarettes froissés et vides, qu'il conserve afin d'étudier par la suite leurs atroces photos d'agonie et de tumeurs, et les messages dissuasifs qui ne semblent dissuader personne, en gros caractères noir sur blanc, comme sur les anciens faire-part de décès. FUMER TUE.

**L'Image Parfaite t'Attend.** On dirait qu'il cherche des choses qu'il a perdues ou qu'il n'arrête pas d'en trouver, ou encore qu'il a une manie, un genre de trouble, de ceux qui frappent les solitaires d'un certain âge dans les grandes villes, un homme d'aspect normal, voire respectable, avec ce cartable volumineux sous le bras, qui ramasse sans cesse des choses par terre, accepte avec une amabilité frisant l'avidité les avis publicitaires tendus par des travailleurs désespérés auxquels personne à part lui ne fait attention, met dans ses poches on ne sait trop pourquoi ces tracts photocopiés ou imprimés qui proposent surtout des massages érotiques et toutes sortes de plaisirs prodigués par de petites jeunes filles aux doux traits asiatiques mais aussi des matrones au gros cul caribéen et aux seins très proéminents sous un maillot échancré. Dans un magasin, il sortira son portefeuille pour payer et ces tracts compromettants de publicités érotiques et de vente et d'achat d'or tomberont par terre. De retour chez lui ou dans le bureau exigü qu'il loue quelque part en banlieue, où il passera des heures sans qu'aucune sonnerie de téléphone retentisse ni que personne lui rende visite, il videra une par une toutes ses poches, d'un nombre disproportionné pour une seule personne, et aussi les compartiments à soufflet de son cartable, et renversera leur contenu sur la table de travail.

**Viens et Commence à Vivre.** C'est une table métallique grise de marque Roneo, comme le meuble de classement installé près

de la fenêtre, tous deux récupérés après le déblayage du siège d'une administration. En se débarrassant de tout, sauf de la gabardine qu'il porte lorsque la saison l'exige, encore debout, il regarde le bureau d'un air déconcerté ou accablé par cette abondance désastreuse. Il enlève l'imperméable et le suspend à un cintre, s'assied sur la chaise inclinable qui fait partie d'un mobilier administratif de quelques décennies plus ancien que le bureau et le meuble de classement. Il se frotte doucement les mains, un réflexe persistant mais totalement inutile, car elles sont en général très chaudes, et il ne porte de gants qu'au cœur de l'hiver, sous de hautes latitudes. Il met la main à la pâte, une expression qui a toute son approbation. Il sort d'un tiroir son classeur à anneaux pourvu de feuilles transparentes adhésives, de celles qu'on utilisait à l'époque elle aussi révolue des albums de photographies. Dans un autre tiroir, il prend les ciseaux à bouts pointus très aiguisés, les cahiers, les enveloppes dont chacune a déjà servi pour autre chose et qui sont désignées par une étiquette qu'il a lui-même collée sur l'en-tête officiel ou bancaire qui y figurait auparavant. L'étiquette consiste en un mot ou une phrase courte découpés quelque part – dans une publicité, un prospectus pour des sonotones ou de la chirurgie esthétique, un titre d'actualité –, puis appliqués sur l'enveloppe après avoir été choisis complètement au hasard, de même qu'il répartit au hasard, dans ses chemises bleues à élastiques, des papiers, des coupures de presse, des brochures, des cartes, des noms de médicaments découpés dans leurs boîtes en carton, des tickets de métro, des notes de restaurants, des serviettes de cafés. Celui qui plaquerait son oreille contre la porte en verre dépoli du bureau entendrait le claquement méthodique des ciseaux, semblable au son d'une mastication très rapide et très efficace, et s'il disposait d'un appareil d'une extrême sensibilité acoustique il percevrait peut-être aussi le bruit d'un crayon écrivant sans relâche sur les pages larges et robustes des cahiers.

**Oublie Tout ce que Tu Sais.** Et à intervalles réguliers un autre bruit s'élèverait peut-être, qu'il aurait du mal à identifier au début, celui du crayon tournant dans l'espace conique de l'instrument servant à le tailler. Il verrait une tache apparaître et se désagréger dans le verre translucide qui permet de distinguer des ombres, mais non des volumes ni des silhouettes clairement dessinées. Il se sera levé pour se dégourdir les jambes, obéissant à un instinct de marcheur qui ne le quitte jamais, et aura fait quelques tours de bureau, dans la lumière voilée de la fenêtre qui s'ouvre probablement sur une cour intérieure. Il reprend aussitôt son ouvrage après s'être de nouveau frotté les mains, penché et absorbé comme un tailleur, de ceux qui portaient leur mètre ruban autour du cou à la manière d'un ornement liturgique, la craie très usagée sur l'oreille, ou comme un horloger à la loupe coincée dans l'œil, subjugué par les minuscules mécanismes, les petites roues aussi méticuleusement articulées entre elles que les mots, les photos des publicités, les slogans, les titres truculents découpés et mélangés sur la table tels des dominos établissant des liens aussi inattendus et étonnants que des réactions chimiques.



**Secrets that Do Not Permit Themselves to Be Told.** Les villes qu'Edgar Allan Poe connaît très bien n'apparaissent pas dans les histoires qu'il écrit. Il écrit à Baltimore, New York, Richmond, Philadelphie. Mais ses histoires se déroulent dans de vagues paysages de romans gothiques ou des villes d'Europe : Paris, Londres. Poe ne voit rien de littéraire dans ce qui est proche de lui. Son imagination est aussi incongrue dans son propre pays que sa vie inadaptée et désastreuse. Enfant, il est allé à Londres, la ville où il a situé « L'homme des foules ». Les souvenirs, remontant à de si nombreuses années, ont difficilement pu lui servir à écrire cette histoire en apparence aussi littérale qu'une chronique et en tous points conforme à l'immédiateté de la vie dans la rue. La ville où un narrateur non nommé poursuit sans répit un inconnu pendant vingt-quatre heures, dans la foule et les rues désertes, à la lueur des vitrines et des becs de gaz, à travers de grands marchés ouverts jusqu'à des heures tardives, dans des ruelles obscures, est trait pour trait le Londres des *Confessions d'un mangeur d'opium*, de Thomas De Quincey. C'est la même ville qui resplendira de manière lugubre dans les romans de Dickens et de Wilkie Collins ou les aventures de Sherlock Holmes. L'inconnu au corps mesquin et à l'expression maléfique de la nouvelle de Poe est quarante ans plus tard l'Edward Hyde de Robert Louis Stevenson. Même le réverbère au gaz est identique, à la différence près qu'à l'époque de Stevenson il y avait bien plus de lanternes dans les artères principales. Leur

clarté les démarquait des rues plus pauvres et plus étroites, qui restaient encore sombres. « La rue faisait avec son terne voisinage un contraste brillant, comme un feu dans une forêt », dit Stevenson, qui avait une grande admiration pour De Quincey. Dans sa jeunesse, il avait croisé à plusieurs reprises son étrange silhouette errante dans les rues d'Édimbourg. Sa description de Mr. Hyde coïncide avec tous les témoignages décrivant Thomas De Quincey dans ses vieux jours : « Mr. Hyde était blême et rabougri. Il donnait sans aucune difformité visible l'impression d'être contrefait. »

**Nous ne Pouvons pas Changer Ton Passé.** « L'homme des foules » est une histoire sans intrigue. Il pourrait s'agir d'un poème en prose, d'une anticipation comme celles que Baudelaire a écrites des années plus tard sous l'influence directe de Poe. Il y a un point de départ, un mystère, mais pas d'explications ni de dénouement clair. L'inventeur de trames très élaborées et bien souvent truculentes s'autorise une singulière liberté narrative. « Confuse l'histoire, dit Antonio Machado, et claire la peine. » Il n'y a ni trame ni noms propres. Délivrée des obligations et des pièges de l'intrigue, l'histoire s'écoule, semblable à la vie et au déroulement musical de la poésie. Nous ne savons pas qui est le narrateur, ce qu'il fait, d'où il vient ni pourquoi il est à Londres. Il nous a suffi d'apprendre qu'il est convalescent, bien qu'on ne nous dise pas de quelle maladie. Cet état de convalescence est décisif : il profite du simple bonheur de respirer ; « Chaque chose [lui] inspire, dit-il, un intérêt calme, mais plein de curiosité. » C'est un contemplatif immobile plus qu'un marcheur, une silhouette sur la photographie. Il est dans le café d'un hôtel, près d'une grande fenêtre, et fume le cigare, un journal étalé devant lui. Il est la perfection du ne-rien-faire. Par instants, dit-il, il jette un coup d'œil sur les annonces ; il lève les yeux et regarde les diverses personnes qui se tiennent dans la salle. À l'époque où Poe écrit cette histoire, les annonces dans les journaux sont une invention commerciale encore récente.

lecher  
unwired.

suicid

lit. Das

has by wired

it not. Power

Am- with be

partic. be some

has sent to ab-

to make under

news. to put

dash & critical.

Palmer he de